

—Si je savais cela ! reprit Monique avec énergie, si je savais qu'on dût supplicier l'abominable meurtrier de tant de braves gens, de mes vieilles mains ridées je filerais le chanvre pour faire la corde !

—Silence ! Monique, dit Agnès d'un accent impérieux qui dénotait une âme forte. Vous priez chaque matin le Seigneur de vous pardonner vos offenses, comme vous pardonnez à ceux qui vous ont offensés !

Deux larmes chaudes jaillirent sous les paupières flétries de la Bressane.

—Il m'a tué mon mari ! balbutia-t-elle..... Mais vous avez raison, demoiselle Agnès. Quand je pense à mon malheur, j'oublie que je suis chrétienne.

—Je vais partir aussi, dit Sidoine en soupirant.

—Partir ? s'écria la jeune fille qui tressaillit.

—Sans doute, Monseigneur de Guise commande l'armée du roi, et je l'ai supplié, cette fois, de me permettre de l'accompagner. J'ai dix-huit ans, demoiselle Agnès. A cet âge, un gentilhomme doit avoir fait ses preuves de courage..... Quand on a l'honneur d'être noble, on a le devoir de servir sa patrie. Le peuple donne son argent, nous donnons notre sang, nous autres, et chacun paie l'impôt sans compter. Nos aïeux ont conquis la noblesse en tirant l'épée sur tous les champs de bataille au service du roi et de la France : mais un noble qui ne les imite pas, déroge, et tout noble qui déroge, déchoit.

—C'est bien parlé ! dit Monique avec une ferme dignité.

—Mon Dieu ! vous le protégerez, s'écria la jeune fille, en levant les yeux au ciel.

—Oui, priez pour moi, demoiselle, reprit Sidoine d'un ton de douce mélancolie. La prière des enfants purs s'élève vers le ciel, plus suave que l'encens et la myrrhe !..... Les chevaliers besognent, mais c'est Dieu qui donne la victoire. J'accomplirai ma tâche vaillamment et ne m'y épargnerai point. Priez ! vos oraisons seront ma sauvegarde.

—Oh ! vous reviendrez.....

—S'il plaît à Dieu ! Et quand la paix sera faite, Agnès, quand j'aurai gagné mes éperons..... si vous ne m'avez pas oublié.....

—Est-ce qu'on oublie ? interrompit vivement la jeune fille.

—Je vous demanderai, poursuivit Sidoine en prenant un anneau d'or dans un médaillon suspendu à son cou, si vous voulez me rendre cet anneau ou le garder. Ma mère l'eut à son doigt vingt années durant.

—Agnès, confuse, rougit :

—Monsieur de Villegomblain, vous eussiez dû attendre que mon maître fût présent pour tenir ce langage, déclara Monique d'un ton qu'elle essayait vainement de rendre sévère. Agnès, mon enfant.....

—Voici mon père, dit Agnès en courant vers la porte.

En effet l'escalier gémissait sous des pas

lourds, et bientôt Enguerrand l'Hermite et dom Thierry entrèrent dans la salle, tous les deux fort affairés.

—Monsieur de Villegomblain ! s'écria l'armurier en jetant un regard étonné sur le jeune homme.

Il ajouta d'une voix courroucée :

—Qu'est-ce à dire, Monique ? Agnès, rentrez chez vous, tandis qu'on va m'expliquer.....

Sidoine arrêtant du geste Agnès qui se retirait, prête à éclater en sanglots, et la servante qui déjà mettait le poing sur la hanche pour mieux affirmer sa riposte, Sidoine salua maître l'Hermite avec cérémonie et lui dit nettement :

—Pardonnez-moi, monsieur, je venais ici dans l'espoir de vous y rencontrer.

—Parlez donc !

—Oui, parles, mon fils, je t'écoute, intercala dom Thierry qui s'établissait commodément dans le fauteuil à dossier où s'était assise la reine-mère.

—Monsieur, vous me connaissez, je crois, pour un honnête gentilhomme ?

—Certes ! le duc de Guise vous a en grande estime et vous êtes de bonne maison.

—J'ai de plus quelque bien, monsieur. Je vais partir avec l'armée qui battra les huguenots ; j'espère m'y conduire avec honneur. Je serai enseigne ou cornette aux gardes, à mon retour. Cela étant, m'accorderez-vous alors la main d'Agnès, votre fille ?

—Oh ! oh ! fit le moine en se soulevant sur son siège, voilà qui est parler franc et net.

Enguerrand l'Hermite regarda Agnès. Il vit la teinte rose répandre sur ses traits, sa confusion charmante, la flamme qui lui sautait dans ses yeux.

—Vous me prenez de court, monsieur, répondit-il après quelques minutes de réflexion, mais sans paraître autrement surpris. Je me doutais néanmoins de tout ceci, Mme la duchesse de Guise m'ayant fait vos confidences, continua-t-il en souriant.

—Et que répondîtes-vous à madame la duchesse, se hasarda à demander Sidoine tout tremblant.

—Vous le saurez plus tard. Vous épouseriez donc une pauvre fille sans dot, et dont le père n'est qu'un artisan, vous, monsieur de Villegomblain, qui pouvez choisir parmi les plus nobles demoiselles, parmi les plus riches ?

—Monsieur, j'aime Agnès.

—Peut-être..... mais votre mère ?

—Ma mère m'a envoyé cet anneau pour l'offrir à ma fiancée.

—Vos parents ?.. vos amis ?..

—Celle que j'ai choisie sera respectée.

—Une mésalliance ?..

—On ne se mésallie pas quand on épouse une femme digne par ses vertus du rang où elle est appelée. Et d'ailleurs, qu'importe !

—Vous avez raison, monsieur de Ville.